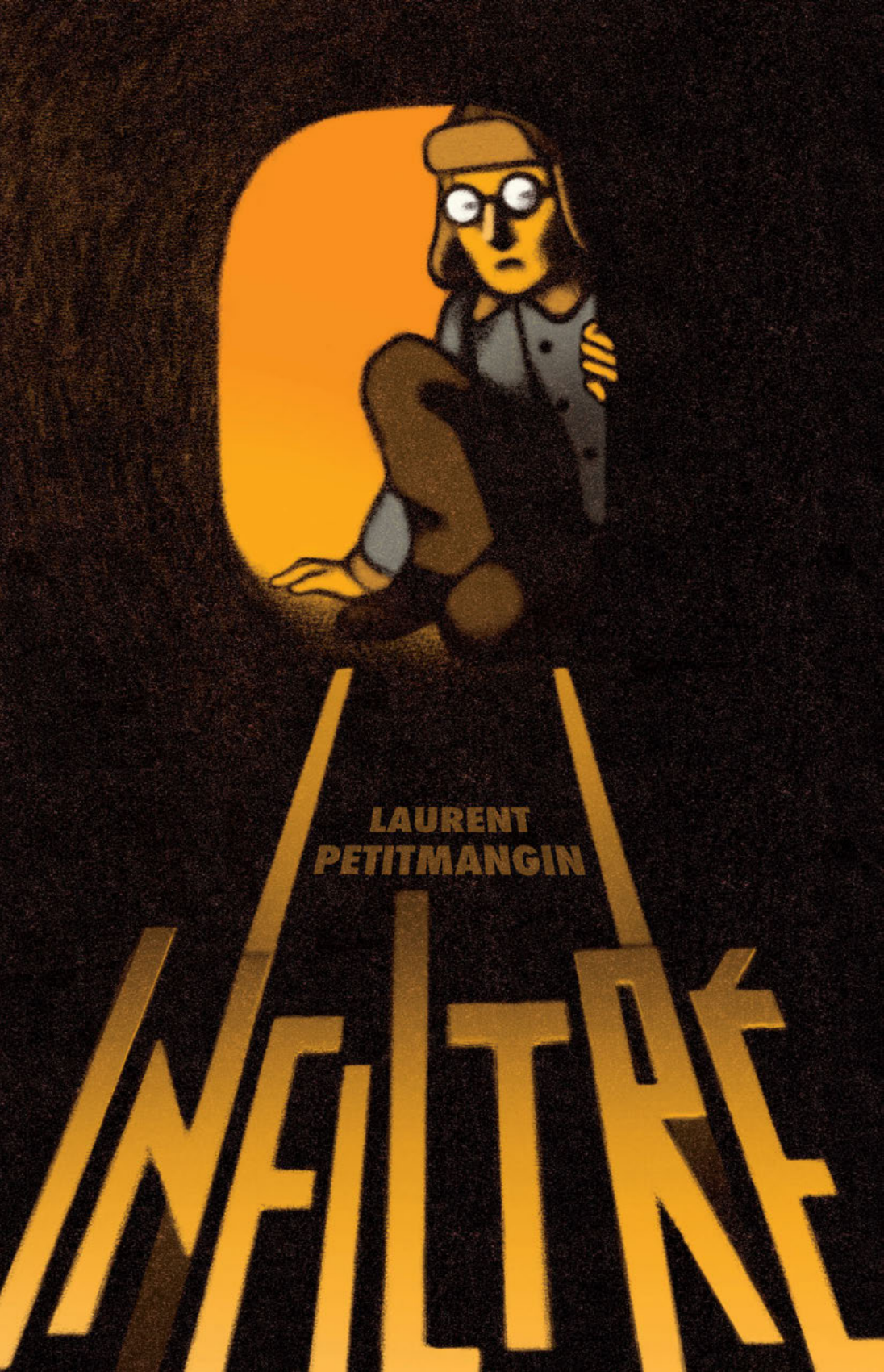

LAURENT
PETITMANGIN
L'ENTRÉE


INFILTRÉ

www.actes-sud-jeunesse.fr

Éditeur : François Martin assisté de Jeanne Dumurgier
Maquette intérieure : Marie-Thé Mejean

© Actes Sud, 2024
ISBN 978-2-330-18896-2
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Couverture : Jean-François Martin

LAURENT
PETITMANGIN

INFILTRÉE

ACTES SUD jeunesse

PRÉAMBULE

1945. La Seconde Guerre mondiale s'achève. L'Allemagne a perdu. Berlin est détruite. Le monde est divisé en zones d'influence. Trois pays occidentaux – les États-Unis, le Royaume-Uni, la France –, et l'Union des Républiques socialistes soviétiques, l'URSS, aujourd'hui la Russie, se partagent le contrôle de l'Allemagne.

Bien que située en pleine zone d'occupation soviétique (bientôt appelée Allemagne de l'Est ou République démocratique allemande, RDA), Berlin a un statut spécifique, partagée elle aussi en quatre zones : les secteurs anglais, américain et français occupent la partie ouest de Berlin. Tandis que le secteur soviétique s'étend sur la partie est de la ville.

Bientôt Occidentaux et Soviétiques vont largement diverger dans leur vision du monde. Des personnes commencent à quitter la RDA et son modèle communiste, et en 1961, pour mettre fin à cette fuite, l'Est décide de marquer bien plus fermement sa frontière

avec l'Ouest. C'est la construction du Mur. Le Rideau de fer. Berlin-Ouest s'en trouve ainsi entourée de toutes parts.

À Berlin-Est, certains vont tout faire pour passer le Mur et rejoindre la partie occidentale de la ville, porte d'accès, entre autres, à l'Europe occidentale et aux États-Unis.

1

Berlin-Est, 1967

Les trois ampoules orange remuaient sur leur fil. Si on devait m'interroger sur d'autres souvenirs de ce lieu, il n'y en aurait pas, ou si peu, d'abord ces trois ampoules qui flottaient, dans un remous d'air que personne n'aurait su identifier. Mon regard posé sur cette maigre guirlande qui éclairait la cave. Une cave creusée en son fond, un trou qu'on devinait plus qu'on ne voyait : le démarrage du tunnel. L'oscillation des trois loupiotes battait la mesure, elle entamait le compte à rebours.

Certains étaient déjà passés, désormais loin, nous étions encore une vingtaine à attendre. Chacun faisait le vide dans sa tête. Je ne crois pas me tromper en disant cela. Il n'était plus temps de rien, juste partir. Je ne regardais pas mes deux autres camarades, peur d'y déceler je ne sais quoi, une hésitation, un mauvais présage, peur d'y refléter ma propre angoisse. C'était

trop tard pour regretter, il n'y avait plus qu'à attendre l'ordre de se glisser sur la petite navette. Faite de quelques lattes, elle parcourait le tunnel sur des rails de bois. On aurait dit un jouet. Quatre cents mètres, d'Est en Ouest. À l'ordre de départ, il fallait se coucher, le dos calé sur la planchette de bois, tête engagée vers le tunnel, comme pour un dos crawlé, et se propulser avec des mouvements de jambes puissants mais réguliers pour ne pas faire dérailler la navette. Une sorte de rétropédalage énergique, dans cette cavité, pour n'oser dire caveau, qui nous engloutissait un par un.

Gerd, dois-je l'appeler mon père ?, se tenait à mes côtés. C'est lui qui nous avait menés dans cet endroit. Était-il inquiet ? Peut-être. Oui, certainement, comme tous les hommes et femmes encore serrés dans cette étuve qui puait les remugles de la ville. L'eau s'était abattue des mois durant et avait fini par noyer le sol, elle n'en avait fait qu'une bouillie, même à des mètres de profondeur. Une chance pour ceux qui creusaient cette terre soudain meuble qu'il avait fallu toutefois sévèrement étayer. Gerd nous l'avait dit, il nous avait raconté tout cela durant les quelques heures qui avaient précédé notre départ pour cette cave, ce terminal vers l'inconnu. C'était pour nous prévenir : parfois le goulet était vraiment étroit, ainsi à deux cents mètres du départ, presque au milieu, il y avait cet endroit, quelques mètres obstrués par des planches

qui tenaient tant bien que mal la structure, sinon c'était tout le tunnel qui menaçait de s'effondrer. Il ne faudrait pas s'en effrayer, garder son sang-froid, il y avait la place pour passer, il suffisait de rester bien calé sur la planchette, "Ça ira tout seul, vous verrez." Il n'en avait pas dit davantage, le reste, on le savait. Mes deux camarades s'en étaient satisfaits. "Dans quel ordre devrons-nous passer ?" avais-je demandé. Il m'avait regardé longtemps, comme si j'avais requis la clé du monde, et qu'aucune réponse ne saurait jamais en venir à bout. Ses yeux soudain perdus d'effroi, tout son discours précis, documenté, presque mécanique sur le tunnel semblait achopper, s'effondrer sur ma question. Il ne s'agissait pourtant que d'être efficaces, ne pas hésiter au moment dit. Peut-être y avait-il une meilleure façon de s'y prendre, quelque chose de logique, c'était le genre de questions qu'on se posait à la Caserne et qu'on se plaisait à résoudre. Fallait-il faire partir Hans, le plus petit et le plus jeune, assurer le coup avec lui, pouvoir l'encourager, ou, au contraire, lui ouvrir la voie ? Gerd voulait-il fermer la marche, être certain que nous soyons déjà passés avant de s'engager ? Ou nous précéder, et nous aider à plus vite sortir ? "Tu passeras d'abord, m'avait-il désigné, puis toi", en montrant Hans.

Gerd, ce drôle de père, que je connaissais si peu, disparu de ma vie durant de longues années, mais y

était-il jamais vraiment entré ? Un homme rencontré à l'occasion de rares promenades, quand il venait me rendre visite chez ma famille d'accueil, des paysans, dans ce village si loin de Berlin. Il était accompagné d'une femme qui m'offrait de jolis cadeaux et me regardait avec une fausse gaieté. Un jour, s'effondrant, elle prétendit être ma mère, pour se reprendre aussitôt dans un sourire gêné, "Voilà que tes beaux yeux me font dire des bêtises, mais je t'aime beaucoup, tu sais ?" Cette femme elle aussi vite disparue.

Gerd nous fit gagner quelques rangs dans la file. Il posa ses mains sur mes épaules. Longuement, sans savoir que faire, ni dire. On l'aurait cru empêtré dans ce geste. Était-ce pour me donner du courage ? Pour me prendre dans ses bras ? Un geste solennel, un peu trop figé pour l'urgence du moment. Je réagis comme je faisais d'habitude avec lui, je ne dis rien et me contentai de le regarder à mon tour, avec tout le calme dont j'étais capable. C'était un vrai effort. Nécessaire. J'en étais à surveiller mon cœur, à calmer l'espèce de transe qui m'avait pris quelques minutes plus tôt, et dont personne heureusement ne s'était rendu compte. Juste quelques secondes, mais conclues par deux traits puissants qui m'avaient cisaillé la poitrine. Ils m'avaient comprimé le thorax, et la douleur m'avait parcouru du ventre à la racine des dents. Une décharge électrique ne m'aurait pas fait plus mal. Depuis, mon

pouls s'était calmé, on aurait presque dit qu'il ne tournait qu'au ralenti, et que je rentrais dans un état nouveau. Les mains de Gerd toujours sur mes épaules sentaient-elles tout cela ?

– C'est pour bientôt, tiens-toi prêt, finit-il par m'annoncer, et il se mit à notre suite, un peu plus loin, comme s'il avait encore des choses à régler dans ce lieu.

Il n'y eut pas de bruit annonciateur, je pourrais en jurer. L'air peut-être, différent, un étouffement au loin, dans ce méandre de caves, peut-être était-ce cela, sinon il n'y avait que le roulement régulier de la navette qu'on entendait partir, puis un silence assez long, cinq bonnes minutes avant qu'on ne l'entende revenir. Avec Hans, nous décampâmes dans le tunnel comme des animaux qui sentent le danger bien avant de le voir. Sans attendre la navette encore en route. Elle portait un homme très corpulent, qui avait sué abondamment quand il avait réalisé devoir s'engouffrer dans ce boyau si étroit et si noir. Il avait fallu que le starter l'aide à s'installer, le brusque un peu aussi car il avait eu cette hésitation, ces quelques secondes terribles qui disaient tant. "Décide-toi ! avait lâché le starter, puis, comme s'il regrettait aussitôt de l'avoir ainsi rudoyé : Ça va aller, te bile pas. Quelques minutes, juste quelques minutes, et t'es au bout."

Nous nous précipitâmes, d'instinct, sans nous retourner vers Gerd, sans le temps d'un regard non plus pour

Günther, notre autre camarade, en espérant juste qu'il comprenne et fasse comme nous. Vite, nous fûmes à quatre pattes, comme les bêtes affolées que nous étions alors. Hans, devant, détalait comme un lièvre. Il en avait l'exact mouvement, ses cuisses pourtant pas si grosses donnaient de fortes impulsions, et j'essayais de rester dans son rythme, mains et genoux vite en sang. Les poumons en feu, la gorge prise de terre, comme s'il fallait l'avaler, mètre après mètre, ce maudit tunnel, des glaires qu'on aurait voulu recracher, mais il n'y avait pas le temps, ça serait pour tout à l'heure, pour l'autre côté.

L'obèse nous vit arriver. Il était à l'endroit le plus difficile, celui qu'on nous avait annoncé, et devant nous deux qui rampions comme des forcenés, la panique s'empara de lui, il fit dérailler la navette, la mit en travers, obstruant encore davantage le tunnel. Il fallait pourtant passer, car désormais il y avait des cris dans la cave que nous avions quittée, et l'ordre sec d'un homme :

– Arrêtez-vous immédiatement !

Nous étions déjà loin, mais pas assez. Toujours à portée d'arme. L'homme, cela ne pouvait être qu'un VoPo*, nous intima à nouveau de cesser notre fuite.

* VoPo : Volkspolizei ou Police du peuple. Un agent de police de la RDA.

Je chevauchais déjà l'obèse. Le coup de feu partit. Je ne me retournai pas. Hans me dit :

– Vas-y !

C'est ce que je veux croire, en tout cas. Me persuader qu'il a bien dit cela, prononcé ces mots ou d'autres, peu importe. Les semaines suivantes, je me suis reproché de n'avoir pas même vérifié qu'il n'était pas touché, pas en train de mourir dans ce trou. Un remords de milieu de nuit, je crois à l'heure exacte du coup de feu, le même cauchemar, le même réveil. J'avais beau lui murmurer que j'étais désolé, que tout avait été trop vite, bien trop vite pour me ressaisir, un réflexe, un fichu réflexe, et lui avait beau me répondre "C'est rien, j'aurais fait de même, c'était exactement ce qu'il fallait faire", je baignais dans une sueur glaciale, je grelottais de froid et de peur, et ne retrouvais le sommeil qu'à bout de forces, au petit matin, quand il était déjà trop tard.

Il n'y eut pas d'autre coup de feu. L'espace d'un instant, je voulus abandonner et revenir sur mes pas, mais c'était tellement étroit que même me retourner devenait impossible, il n'y avait qu'à continuer. Comme s'il n'y avait plus qu'un chemin. Comme si le tunnel décidait pour moi. Il me confortait dans ce que je devais faire, et tant pis si j'étais désormais seul.